

L'ART D'Entendre Prescher.

Licensed,

October 2d. 1685.

ROB. MIDGLEY.

Chez Edouard Jones sur L'Original 1685.

Avant Propos.

IL a paru depuis quelque temps un petit ouvrage en vers qui s'appelle *l'art de prescher*, & que l'on a fait courir, le plus que les Libraires ont pu sous le nom de M. Boileau, afin de donner plus d'envie & de l'achetter & de le lire. C'est cet ouvrage là qui fit prendre l'idée de celuy-cy ; & l'on croit que puisqu'on a osé instruire les Predicateurs de la maniere de faire un Sermon, le Peuple ne s'offensera pas qu'on luy apprene celle de l'entendre, l'un n'etant pas moins necessaire à sçavoir que l'autre, & se trouvant beaucoup plus de Sermons inutiles par la faute de ceux qui les ecoutent que par l'ignorance de ceux qui les preschent. Il me semble que le pretendu Boileau s'est assez heureusement acquitté de ce qu'il avoit entrepris, & que le Boileau veritable n'a pas trop sujet de se plaindre des gens qui l'ont fait l'autheur d'un art de prescher si ingenieux & si chrétien. On souhaite que *l'art d'entendre prescher* que l'on donne icy ait autant de merite ou autant de bonne fortune ; il devroit estre bien plus long si l'on eust suivy toute l'etendue de la

matiere : mais peuteſtre n'en plairoit-il pas moins quand il ſeroit encore plus court. Tel qu'il eſt, on penſe qu'il ne deplaira qu'à des Atheés ; & que les autres en pouvant tirer du ſervice, ſon utilité (au moins) le ſera lire avec plaiſir.

L'Art

L'Art d'Entendre prescher.

CHANT PREMIER.

PUisque l'on sçait enfin comment il faut prescher,
Et que Boileau n'a sceu plus long temps le cacher ;
On espere bien tost, par cet art qu'il publie,
Voir en chaire par tout la reforme etablie :
Mais si l'on ne sçait pas l'art d'entendre un Sermon,
C'est en vain que l'on sçait l'art de le faire bon.
Avant que Boileau vint decouvrir ce mystere,
Le ciel dans tous les temps ne s'en put si bien taire
Qu'à ses meilleurs amis il n'en fist quelque part,
Et qu'on ne pust prescher sans Boileau ni son art :
Son nom etoit encore ignoré dans le monde,
Qu'en bons Sermons déja l'Eglise etoit feconde ;
Mais bien qu'elle eust souvent d'admirables prescheurs,
On leur vit rarement convertir des pecheurs.

Ce n'est donc pas assez qu'un Prescheur soit habile,
Il faut qu'il trouve encore un auditeur docile,
Ou qui n'apporte aumoins en venant l'ecouter
Qu'une indocilité facile à surmonter.
Le Sermon sans cela, fust-il du premier maitre,
Ne fera nul effet, quelque fort qu'il puisse estre :
Vn Impie obstiné va l'ecouter en vain,
Il n'en reviendra pas par un meilleur chemin :
Et bien qu'on ait presché l'Avent & le Caréme,
Paris quand Pàque vient se trouve encor le méme ;
Le crime insolemment y bravant la vertu,
Triomphe des Sermons qui l'avoient combatu ;
Le méme orgueil y regne, & malgré la censure
On ne voit point la Cour plus sage ni plus pure ;
Toujours l'impieté va dans le méme excés,
Et voila des Sermons l'ordinaire succés ;
Des Sermons les meilleurs, aussybien que des autres,
Sans méme en excepter ceux des nouveaux Apôtres.
Tout ce qu'ils peuvent dire & de bon & de beau
Fait aussy peu de fruit que ce qu'a dit Boileau,
Tandis que de ton cœur l'attache criminelle
Te rend à leurs leçons toujours sourd & rebelle ;
Car à moins que d'avoir quelque docilité,
Jamais d'aucun precepte homme n'a profité.
Saint Paul preschant luy-méme à des gens indociles,
Combien de fois fit-il des Sermons inutiles ?
Et quand tout Israel etoit le mieux instruit,
Ne renvoya-t'il pas ses Prophetes sans fruit ?

Le premier des Martyrs, qui preschoit comme un Ange,
N'eut pas de son Sermon un succés moins etrange ;
Il ne fit sur les Juifs qu'un grand & vain effort,
Qui ne sçut les porter qu'à luy donner la mort.
Il avoit bien prevu que leur ame obstinée
A se tenir toujours contre Dieu mutinée,
Tandis qu'ils luy fermoient & l'oreille & le cœur :
Ne permettroit jamais qu'il en fust le vainqueur :
Mais il ne laissa pas de pousser tout son zele,
Et d'estre sans effet un Ministre fidelle.
Jesus Christ, dont la voix etoit la voix d'un Dieu,
La vit-il en preschant triompher en tout lieu ?
Sans doute qu'il disoit tout ce qu'il faloit dire,
Luy dans qui l'Univers tant de sagesse admire ;
Et que voyant le fond de ceux qui l'ecoutoient,
Toujours à leurs besoins ses discours s'ajustoient ;
Chaque mot animé d'une celeste flâme
Devoit donc faire entrer la sainteté dans l'ame ;
Cependant il trouva des cœurs si revoltez
Que jamais quoy qu'il dist ils ne furent domtez ;
Tant il est vray qu'il faut des Auditeurs dociles ;
Pour rendre d'un Sermon tous les effors utiles ;
Et que sans estre ainsy disposé de ta part,
En vain de cent Boileaux ton Prescheur sçauroit l'art !
Ce n'est pas que tous ceux qui viennent nous entendre
Doivent à nos raisons legerement se rendre,
Ni porter les devoirs de leur docilité
Jusqu'à ployer sans choix sous notre authorité.

Tout ce que nous disons n'est pas toujours oracle,
Et l'on peut en preschant se tromper sans miracle ;
Le miracle seroit de ne se tromper point,
Mais Dieu sçait si jamais on arrive à ce point.
Un temps fut il est vray qu'on etoit infaillible,
Et que chaque Sermon meritoit d'estre Bible :
Dans ce tems neanmoins le prudent Auditeur
Examinoit la foy de son Predicateur.
St. Paul vit en public la sienne examinée
Sur la regle infaillible aux Prophetes donnée ;
Et si l'on eust trouvé qu'elle n'y quadroit pas,
Jamais pour l'ecouter on n'auroit fait un pas :
Ou du moins si quelqu'un avoit êté l'entendre,
Tout St. Paul qu'il êtoit on l'eût osé reprendre,
Pour avoir etably comme dogmes de foy
Ce que n'etablissoient ni Prophetes ni Loy.
L'Abbé qu'instruit Boileau voudroit-il dans sa chaire,
Où l'Ecriture & luy se font souvent la guerre,
Que pour l'y voir alors un peu plus haut monté,
Chaque mot fust toujours pour oracle conté ?
Voudroit-il m'obliger à rendre à sa doctrine
Ce que l'on ne doit pas, méme à la plus divine ;
Et qu'ayant vû St. Paul soumis à l'examen,
Luy seul ne pust rien dire òu l'on ne dist Amen ?
　Combien de fois vit on des Prescheurs moins novices
A combatre l'erreur ou reformer les vices,
Scandaliser pourtant ceux qui les ecoutoient,
Et lourdement faillir tout sçavans qu'ils etoient.

D'autres

D'autres Abbez que luy vont prescher leurs chimeres
D'un aussy ferme ton que les plus hauts mysteres :
Car ce n'est pas toujours le Heros de Boileau
Qui veut faire adorer les fruits de son cerveau.
On en voit de loüez, méme dans la Satyre,
Qu'elle eust à cet egard pu blâmer sans medire ;
Et bien leur en a pris que ce noble Censeur
Pour de pareils defaux ait un peu de douceur ;
Qu'il soit jusqu'à l'excés un Auditeur docile,
Et juge d'un Sermon par le bruit de la ville.
Sans cela bien des gens qu'admire tout Paris
Auroient vû leurs Sermons bernez dans ses Ecris :
Il en auroit fait voir les doctrines frivoles,
Et cent grosses erreurs sous de belles paroles.
O qu'il eust trouvé là de quoy bien critiquer
Si sa Muse eust voulu librement s'expliquer,
Ou si l'esprit de cour qui regne trop en France
N'eust forcé son genie à quelque complaisance !
Sur de certains sujets il ne faut dire mot ;
Et c'est fait d'un Rimeur qui parle en huguenot.
D'un Critique effronté la Muse est assez libre,
Quand elle ne craint rien de la Seine ou du Tybre ;
Mais fâcher tout ensemble & le Pape & le Roy,
C'est où peu de Censeurs ont fait aller leur foy.
Que l'on presche à Paris des fables toutes pures,
Et que nos veritez s'y traitent d'impostures,
Qu'abjurant l'Evangile on en fasse un nouveau,
Pour s'en plaindre jamais trouve-t'on un Boileau ?

Il s'en trouvera cent qui ſe plaindront du reſte,
Qui feront le procés ou d'un mot ou d'un geſte ;
Qui méme quelquefois ſe montrant vigoureux,
Oſeront quereller des defaux dangereux :
A la doctrine prés ils pouſſent la Satyre
Auſſy loin qu'elle peut ſe pouſſer pour en rire ;
Mais, ſoit que leur talent ne puiſſe aller plus loin,
Ou que de leur fortune ils doivent prendre ſoin,
Ils laiſſent du Sermon les erreurs impunies
Fierement triompher des veritez bannies ;
Et le preſcheur, ſeduit par ce faux compliment,
Repreſche une autre fois l'erreur plus hardiment.
Voila comme elle a ſçu s'affermir dans l'Egliſe,
Nul Boileau n'en croyant la cenſure permiſe ;
Et les Predicateurs la preſcheront toujours,
Tandis qu'ils nous verront adorer leurs diſcours,
Juſqu'à n'oſer jamais former le moindre doute
Sur tant de fauſſetez qu'à regret on ecoute,
Ni faire venir méme Ecriture ou Raiſon
Pour ſervir promptement d'Antidote au poiſon.
Si l'on prenoit en main cette regle ſacrée
Que prenoient pour St. Paul les Bourgeois de Berée ;
Bientoſt de nos Preſcheurs diſtinguant les defaux,
On ne confondroit plus ni le vray ni le faux.
C'eſt ainſy qu'on a vu de modernes Critiques
Trouver que l'on preſchoit cent Sermons heretiques,
Et Sermons cependant du public admirez
Avant qu'à cette regle on les euſt meſurez.

Si la raiſon pouvoit avoir aſſez de force
Pour penetrer la foy plus avant que l'ecorce,
Ou que la foy n'euſt point d'abyme ſi profond
Que la raiſon ne puſt decouvrir juſqu'au fond,
Nul homme bien ſenſé ne croiroit impoſſible
De juger d'un Sermon ſans conſulter la Bible ;
Mais quand tous les Partis s'accordent en cela
Que jamais la raiſon ne perce juſque-là,
Et qu'à nos foibles yeux la grandeur des lumieres
Malgré tout notre orgueil fait baiſſer les paupieres,
Il faut dans ce beſoin, où nos effors ſont vains,
Recourir humblement aux oracles divins,
Conſulter Dieu luy-méme, & voir dans ſa parole
Si ce que l'on nous dit s'apprend à ſon ecole :
Dans la chaire autrement un Ange preſcheroit,
Que juſqu'à l'en chaſſer St. Paul ſe fâcheroit,
Son zele ne pouvant ſouffrir ſans anathéme
Quiconque preſche plus que l'Evangile même.
Ah ! que feroit-il donc s'il voyoit dans Paris
Tant de dogmes preſchez qui ne ſont point écris ?
Et pôuroit-il avoir aſſez de patience
Pour oüir juſqu'au bout ſans troubler l'audience ?
A combien de Sermons feroit-il le procés
Dont plus d'une Gazette a vanté le ſuccés ?
Luy-méme ne veut pas que perſonne le croye
Si jamais d'un ſeul pas il ſort de cette voye :
Il veut tout comme un autre en eſtre cenſuré,
Et que tout ce qu'il dit ſoit par là meſuré.

C'est nous apprendre assez comment nous devons faire
Quand on presche un sceret dont Dieu s'est voulu taire :
Ou qu'étant las enfin des dogmes anciens
On en ose prescher qui combatte les siens.
St. Paul ne l'eust souffert ni d'Anges ni d'Apotres ;
Le souffriroit-il donc s'il le voyoit en d'autres ?
Verroit-il jusque-là l'Evangile outragé,
Sans prendre du Sermon à tout le moins congé ?
Mais si chacun vouloit imiter son exemple,
On laisseroit souvent le prescheur seul au Temple ;
Et peut estre qu'alors sans le qu'en diroit-on.
Il ne s'en trouveroit de plein qu'à Charenton.
Tu diras à cela, toy que ce mot offense,
Qu'en un Temple heretique il est de la prudence
De ne pas recevoir ce que le Prescheur dit,
Si dans la Bible au moins on ne le trouve ecrit :
Mais que dans une Eglise, où tout est Catholique,
Ce qui se dit en chaire est toujours sans replique ;
Et qu'il se trouve ou non dans le Livre de Dieu,
On doit tenir pour vray ce qui vient d'un tel lieu.
D'un tel lieu *cependant, que tu crois infaillible,*
On a donné cent fois des soufflets à la Bible ;
Cent fois on enseigna de ce lieu si divin
Tout ce que l'heresie a d'erreurs dans son sein.
N'étoit-ce pas de là qu'on les avoit apprises
Avant que leurs Authurs eussent d'autres Eglises,
Quand trop foibles encor pour faire bande à part,
Dans nos chaires, d'abord, ils levoient l'etendart.

Là firent leurs essays & Donat & Pelage,
Tous les autres comme eux l'y firent d'âge en âge.
Ce fut là qu'en naissant on vit les Ariens,
Qu'on entendit Eutyche & les Nestoriens :
Bref pour n'entasser point trop de termes barbares,
Qu'un Rimeur dans ses vers ne peut rendre assez rares,
Heretique jamais ne fit presque le sot
Qu'en chaire auparavant il n'en dist quelque mot,
Et que dans le projet d'une secte nouvelle
Il n'eust de longue main déja presché pour elle.
Qui te peut assurer qu'entre tous tes Docteurs
Il ne se trouve plus de pareils imposteurs :
Qu'on ne puisse par tout prescher l'erreur en France,
Si ce n'est par malice, au moins par ignorance,
Et qu'un Sermon souvent n'ait du poison caché,
Sans que par un Ministre il ait êté presché ?
Les Docteurs dont l'Eglise honore la memoire,
Ces hommes dont l'eclat luy donna tant de gloire,
Eux de qui tous les Saints apprenoient à marcher,
Ne purent pas toujours s'exemter de broncher.
Tant d'oracles fameux qu'alors on leur vit rendre
N'ont sçu les garentir de se pouvoir méprendre,
Ils tomberent en chaire, & plus souvent qu'ailleurs,
Les Sermons n'etant pas leurs Ecris les meilleurs.
La grande liberté que leur zele s'y donne
Fait que l'authorité n'en est jamais si bonne ;
Et quand nous les voyons par hazard s'abuser,
Sur la chaire aussytost on va les excuser,

Bien loin de recevoir pour doctrine plus saine
Celle qui vient d'un lieu qui la rend moins certaine :
On dit que la chaleur les emportoit alors,
Et qu'il faut pardonner à ces nobles transpors,
Où preschant quelquefois les choses sans etude,
Ils n'y pouvoient garder toute l'exactitude :
Que dans leur sens r'assis, & dans leur cabinet,
Ils avoient comme nous leur esprit bien plus net :
Qu'ils ont fait assez voir par mil Ecris celebres
Qu'en chaire seulement ils avoient des tenebres,
Et que s'il est permis de se defier d'eux,
C'est là que leur credit semble estre plus douteux.
Il en reste pourtant des Sermons admirables,
Prés de qui nos meilleurs sont Sermons miserables ;
Et sans méme avoir lu le bel art de Boileau,
Leur art tout vieux qu'il est efface le nouveau,
Que l'on aille chercher de royaume en royaume,
Où verra-t'on encor prescher un Chrysostome ?
Où voit-on les pareils d'Ambroise & d'Augustin ?
Notre art n'est qu'un lambeau du grec & du latin.
Pour sçavant que l'on soit dans le siecle où nous sommes,
Il faut rougir de honte au nom de ces grands hommes,
Dont méme les Heros de nos Predicateurs
N'ont sçu que de bien loin se rendre imitateurs.
Cependant on a vu ces maitres de l'Eglise
Sujets dans leurs Sermons à plus d'une meprise ;
On les a vu prescher dans leur emportement
Ce qu'ils auroient blâmé dans tout autre moment,

Et la chaire entraîna leurs langues consacrées
Jusqu'à les voir souvent dans l'erreur egarées.
Boileau ce n'est donc pas ton seul petit Abbé
Qui peut dans un Sermon prendre un A pour un B :
Le plus fameux prescheur que ta Satyre loüe,
Peut aussy bien manquer comme ceux qu'elle joüe :
Malgré tout ton encens & celuy de la cour,
Il peut méme à la foy donner quelque faux jour ;
Des dogmes les plus surs nous inspirer des doutes,
Et nous faire marcher par de mauvaises routes.
Ces grands Heros tombez dans des siecles tout d'or
Font voir que dans le nôtre on peut tomber encor.
Leur chaire en nouveautez etoit bien plus modeste ;
Ils n'en faisoient jamais de chute si funeste :
L'Ecriture par tout leur servant de compas,
Les redressoit bien tost s'ils faisoient un faux pas.
Mais depuis qu'en preschant on a pris la licence ;
Malgré ce qu'elle dit, de dire ce qu'on pense,
Nos Prescheurs n'etant plus par ce compas reglez,
Et de leur propre sens tous s'etant aveuglez,
Je croy, sans offenser l'homme le plus habile,
Que tout ce qu'il dit là n'est pas mot d'Evangile ;
Témoin si tu le veux tant d'articles de foy,
Qu'apparemment St. Paul crut aussy peu que moy,
Et qu'on presche pourtant tout le long d'un caréme,
Sans qu'une seule fois il les presche luy-même,
Ni qu'en toute la Bible on decouvre aucun lieu
D'où l'on puisse inferer que cela vient de Dieu :

Ni qu'on allegue au moins pour le rendre authentique
Une Tradition qui soit assez antique ;
Ni méme une raison dont le poids soit si fort,
Qu'en tout cas le prescheur semble n'avoir, point tort.
Bien loin que la raison approuve leurs mysteres,
A toute heure on se plaint de les y voir contraires :
Tout gemit sous ce mal, Ecriture & Raison,
Et tu peux sans scrupule avaler ce poison !
Notre docilité n'est pas une bestise,
La foy ne chasse point le bon sens de l'Eglise ;
On peut estre au Sermon, & fort chretiennement,
Sans perdre ni le goust ni le discernement.
Ce n'est pas que je loüe une delicatesse
Que dans un bon Sermon le moindre defaut blesse ;
Qui s'offense de tout, qui n'y voit rien de beau,
S'il y manque un seul point des regles de Boileau.
Un peu de negligence à quelquefois ses graces ;
Sur de plus grands defaux il faut bien que tu passes,
Quand tu t'es resolu d'emporter du Sermon
Pour ton amendement quelque chose de bon.
Il ne s'agit pas là ni d'un mot ni d'un geste ;
Si le Prescheur t'instruit pardonne-luy le reste :
C'est à ce seul endroit que tu dois t'appliquer,
Et que s'il t'instruit mal tu le peux critiquer.
La raison & la foy sçauront assez t'apprendre,
Quand il faut resister, ou quand il se faut rendre.
Ce sont deux conducteurs que l'on suit pas à pas,
Si l'on veut qu'un Prescheur ne nous egare pas.

Il a beau nous prôner des dogmes infidelles,
Un ſymbole nouveau, des Morales nouvelles ;
On ecoute il eſt vray tous ces jargons humains ;
Mais pour en croire un mot, on luy baiſe les mains.
S'il a dit cependant quoy que ce ſoit d'utile,
On ne s'y montre point Auditeur indocile :
Pour ne rien perdre méme, on reſout ſur le champ
De faire ſon profit du bon & du mechant.
Voila comme un Sermon, quand on le ſçait entendre,
N'a rien de ſi trompeur qui puiſſe nous ſurprendre ;
Et tu peux l'ecouter ſans en eſtre ſeduit,
Si tu pratiques l'art dont ma muſe t'inſtruit.
Pour t'y rendre parfait il faut bien autre choſe :
Mais, etant las tous deux, nous ferons une pauſe.

Fin du premier Chant.

Chant Second.

AH Boileau ! c'est en vain que nous tâchons tous deux
De rendre des Sermons le succés plus heureux
Par cet art different que nous voulons apprendre,
Toy de les bien prescher, moy de les bien entendre !
Si Paris n'est d'humeur à les mieux ecouter,
De son amendement j'ay sujet de douter,
Quand ton Disciple méme à la fin plus habile
Trouveroit dans le mien un esprit plus docile.
L'attention fait tout ; sans elle rien ne sert ;
Et c'est bien de la peine, & bien du têms qu'on pert.
On a vu des Prescheurs, pleins de force & de zele,
Trouver un Auditeur qui n'etoit point rebelle ;
Et que pour n'avoir sçu rendre assez attentif,
Ils n'ont pu voir sensible au plus pressant motif.
De tant de beaux Sermons que dans Paris on presche,
S'il n'en vient nul profit voila ce qui l'empesche :
On laisse le Prescheur passer de point en point,
Et mille gens sont là qui ne l'ecoutent point.
Comme c'est sans dessein que la plûpart y viennent,
Sur le premier objet leurs espris s'entretiennent :

Souvent

Souvent à ses atours la Dame pense encor,
Le joüeur à son jeu, l'Avare à son tresor ;
Et toy-méme, Boileau, si tu veux nous le dire,
N'y penses-tu jamais à faire une satyre,
A traiter dans tes vers quelqu'un de haut en bas,
Peut-estre le Prescheur que tu n'ecoutes pas ?
Il a donc beau prescher que les gens se reforment,
Si tout le temps qu'il presche ils sont distraits ou dorment,
Et si de leur salut n'ayant ni soif ni faim,
Dés le commencement ils voudroient voir la fin.
Que prescheur & Sermon soient du plus haut merite,
Le moyen qu'en tel cas l'auditeur en profite,
Et qu'il se trouve alors du vice degoûté
Par un puissant discours qu'il n'a point ecouté ?
S'il veut donc que son cœur á la raison se rende,
Il faut qu'auparavant son oreille l'entende,
Qu'il la fasse passer de l'oreille à l'esprit,
Et qu'il ne perde rien de ce que l'on a dit.
Ce qui se dit ailleurs, tout le monde l'ecoute ;
Si je fais une histoire, on veut l'entendre toute ;
On se rend attentif au plus sot entretien ;
Et qu'un Charlatan cause on n'en pert jamais rien.
Pour gagner quelqu'argent tu vois dans sa boutique
A t'entendre parler comme un marchand s'applique ;
Et pour long que puisse estre un discours qu'on luy fait,
Jamais tu ne l'y vois endormy ni distrait.
Ce n'est qu'au Sermon seul que ce malheur arrive ;
A tout autre qu'à Dieu l'oreille est attentive :

On est rarement sourd si ce n'est à sa voix
Comme si ce qu'il dit etoit de moindre poids.
Cependant quel discours est au sien comparable,
Tout ce qu'il dit est Saint vray, beau, grand, admirable.
Comme il veut nous sauver, il ne dit jamais rien
Qui n'ait toujours pour but notre souverain bien.
C'est à cela que tend l'instruction qu'il donne,
Pour rendre en méme tems l'ame sçavante & bonne,
Soit en nous exposant ce qu'enseigne la foy,
Ou ce qui pour les mœurs nous doit servir de loy;
Soit en montrant d'un saint la vertu couronnée,
Ou le vice puny dans une ame damnée;
Que le monde n'a point de solides plaisirs,
Que le ciel peut luy seul contenter nos desirs;
Et que s'il est des biens dignes de notre envie
Ce ne sont que les biens d'une eternelle vie;
Ou que s'il est des maux affreux dans l'avenir,
Ce ne sont que les maux qui ne poûront finir.

De si nobles sujets meritent bien sans doute
Que Dieu nous les preschant, du moins on les ecoute
Et que sans perdre un mot de ces grandes leçons,
On les trace en son cœur de cent & cent façons.
Pour t'y rendre attentif, autant qu'il le faut estre,
Souvien-toy que le Dieu qui te sert là de maitre,
Quand luy-méme il viendra pour juger l'univers,
Contera du Sermon tous les mos que tu perds;
Et vangeant le mepris qu'on fait à sa parole,
Je crains qu'à sa fureur bien des gens il n'immole,

Qui ne crurent jamais commettre un ſeul peché
En perdant mille fois ce qui leur fut preſché.
Saint Paul n'en croyoit pas la faute ſi legere
Quand il en prediſoit le châtiment ſevere,
Et ſevere au delà du châtiment des Juifs
Que Möyſe à ſa voix ne put rendre attentifs :
La Loy qu'il annonçoit etant une Loy ſainte,
On devoit en effet l'ecouter avec crainte :
Mais puiſqu'à l'Evangile elle n'eut rien d'egal,
Il ſera plus funeſte à qui l'ecoûte mal ;
Et ſi Dieu fit aux Juifs cette rude juſtice,
Voy juſqu'où doit aller l'horreur de ton ſupplice ;
A moins qu'enfin ton cœur plus zelé qu'autrefois,
De Dieu-méme preſchant n'ecoute mieux la voix.
Souvent l'homme il eſt vray qui luy ſert là d'organe
A ſa doctrine ſainte en meſle une Profane ;
Et par un faux eclat de raiſonnemens vains,
Nous fait de cent erreurs cent oracles divins :
Mais quiconque n'eſt pas trop Eſclave de Rome,
Auſſytoſt d'avec Dieu ſçachant diſtinguer l'homme,
Ne fait ployer ſon cœur que ſous l'authorité
De la voix qui luy fait ſentir la verité.
Il faut la diſcerner, ou devenir coupable ;
Et ſans attention en ſeras-tu capable ?
Tout n'eſt-il pas egal à qui n'ecoute rien ?
Qu'eſt alors un Sermon plus qu'un ſimple entretien ?
Qu'il ſoit tout huguenot, ou bien tout catholique,
Qu'il merite cenſure, ou l'eſtime publique ;

Qu'il ſoit entierement ou de l'homme ou de Dieu,
Qu'il ſoit fait pour la Cour, ou pour quelqu'autre lieu ;
Qu'il ſoit chaud, qu'il ſoit froid; qu'il ſoit plein, qu'il ſoit vuide;
Que la Morale en ſoit trop lâche ou trop rigide ;
C'eſt à quoy l'Auditeur, charmé d'un autre ſoin,
Ne prend nul intereſt, ni de prés ni de loin ;
Et pourvû que bien toſt l'on ſorte de l'Egliſe,
Il eſt aſſez content quelque choſe qu'on diſe ;
Mais juſqu'à la colere il ſent ſon cœur outré,
Quand les plus ſaints diſcours ſont trop lons à ſon gré :
Il faut pour ſe vanger y trouver à redire,
Et ſans les ecouter en faire la ſatyre.
Eſt-ce là d'un Sermon le profit que tu fais ?
Ne vaudroit il pas mieux ne s'y trouver jamais ?
Ah ! ne prevois-tu point quelle ſera ta honte,
Quand le Juge viendra pour t'en demander cônte,
Et te faire ſentir juſques où luy deplut
Quiconque juſque-là negligea ſon ſalut !
Avant qu'à ſa fureur tu ſerves de victime,
Déja ta tegligence a ſçu punir ton crime,
Rien ne te retenant eſclave du peché
Que d'avoir trop perdu ce que l'on a preſché.
N'aurois-tu pas centfois rompu toutes ſes châines,
Et delivré ton cœur de tant de rudes geſnes,
Si devenu moins ſourd à ce qu'on luy diſoit,
Il euſt appris les maux que le peché faiſoit ?
Depuis tant de Sermons, où l'on preſche à l'Avare
Que l'amour de ſes biens mille maux luy prepare,

N'eust-il pas de ce vice enfin pris de l'horreur
Pour peu qu'il eust ouvert son oreille & son cœur ?
Toy qui te sens brûler d'une impudique flame,
Combien de bons Sermons l'eteindroient dans ton ame,
Si pour tout le secours qu'ils te veulent prester
Tu te forçois au moins jusqu'à les ecouter ?
Il n'est pecheur si grand, qui par ce seul remede
Ne pust estre guery du mal qui le possede :
Tous se reformeroient, méme les plus perdus,
Si les moindres Sermons étoient bien entendus ;
Rome deviendroit chaste, & venise modeste ;
Paris se changeroit, aussy bien que le reste ;
On ne le verroit plus l'horreur des autres lieux
Si les Prescheurs pouvoient s'y faire ecouter mieux ;
Mais tandis qu'au Sermon nul ne preste l'oreille,
Que si l'on n'y dort pas, au moins on y sommeille ;
Ou que si jusqu'aubout on s'y tient eveillé,
A peine y retient-on dequoy l'on a parlé ;
Faut-il estre surpris qu'à la fin des carémes,
Aprés tant de Sermons l'on soit toujours les mémes,
Aussy pleins d'injustice & d'attache au peché
Que si dans tout Paris personne n'eust presché.
Dieu nous feroit parler des Anges aulieu d'hommes,
Que nous serions encor pecheurs comme nous sommes,
Si malgré tous leurs soins, & tant de saints discours,
Ils avoient la malheur de nous y trouver sours.
Veux-tu donc qu'un Sermon te serve à quelque chose,
Et que de ton supplice il ne soit point la cause ?

N'y vien-pas seulement avec un bon motif,
Mais jusqu'au moindre mot tâche d'estre attentif.
Souvent de ce mot là ton salut peut dependre,
Et ta perte est certaine à moins que de l'entendre ;
Rien ne peut à l'enfer sans ce mot t'arracher,
Si le ciel á ce mot veut sa grace attacher.
Peutestre diras-tu qu'il seroit ridicule
De porter jusque là l'excés de son scrupule ;
Puisque l'on voit assez que de tant de pecheurs,
Qui jusqu'au moindre mot devorent les prescheurs,
Il en est rarement dont l'ame convertie
Se trouve du Sermon plus saintement sortie ;
Et soit que l'on ecoute ou qu'on n'ecoute pas,
Jamais de son peché l'on ne s'eloigne un pas.
Je repons qu'en effet tout cela peut bien estre,
Mais que ni toy ni moy ne le sçaurions connestre ;
A tout autre qu'à Dieu ce mystere est couvert,
Et c'est un grand abyme où notre esprit se pert :
Bien des gens sont changez sans qu'ils nous le paroissent,
Il s'est plus fait chez aux qu'eux-mémes ne connoissent,
Et s'ils sont convertis, ou s'ils ne le sont point,
C'est vouloir se tromper de disputer ce point.
Le Sermon (il est vray) n'a rien fait dans ton ame,
Toujours pour le peché la méme ardeur t'enflâme ;
Qui t'a dit cependant qu'un autre en fust sorty,
Sans en avoir été mieux que toy converty ?
Possible que prestant comme luy ton oreille,
Ton cœur n'y donnoit pas d'attention pareille ;

Tu n'ecoutois alors que l'homme qui preſchoit,
Et peuteſtre qu'à Dieu cet autre s'attachoit ;
Qu'humblement à ſa voix ſon ame alloit ſe rendre
Lorſque la tienne oſoit fierement ſe deffendre.
Ecoute une autrefois le Sermon comme il fit,
Tu ne pouras jamais en ſortir ſans profit ;
Ecoute avec ardeur, ecoute avec eſtime,
Méme juſqu'au procés qu'on y fait à ton crime,
Te ſouvenant toujours qu'un Preſcheur ne dit rien
Dont le but principal ne ſoit ton propre bien.
Mais quel eſt l'auditeur, helas ! qui s'en ſouvienne !
La leçon qu'on te fait, tu crois que c'eſt la mienne ;
Sur tout autre que ſoy l'on va jetter les yeux,
Quand tout ce qui s'eſt dit nous convient beauconp mieux.
Si jamais le Preſcheur nous fit un portrait rare
D'un homme plein d'orgueil, d'un fourbe, d'un avare,
De Martin auſſytoſt George croit qu'il parla,
Quand George plus que tous luy-méme eſt tout cela.
S'il fit d'une Coquette une peinture fine,
La plus Coquette croit que c'eſt de ſa voiſine.
Ainſy dans un Sermon ne prenant rien pour nous,
Tels qu'on etoit venus l'on s'en retourne tous :
Tartuffe va joüer ſes vieux tours de ſoupleſſe,
Et Cleante auſſy fou va revoir ſa maitreſſe :
Vn tel, *ſans rien vuider du fiel dont il eſt plein,*
Revient en méme humeur dechirer ſon prochain :
Le Courtiſan charmé de l'eclat qui le trompe,
Eſt autant que jamais pour le faſte & la pompe ;

 L'vſurier

L'vſurier veutencor doubler ſes intereſts,
Juif avant le Sermon, & Juif encore aprés,
Sans autre changement qui ſe faſſe conneſtre
Qu'un bien plus grand danger de s'endurcir à l'eſtre.
Ah! ſi chacun vouloit, ſans ſe meſler d'autruy,
Croire que les leçons ne ſe font que pour luy,
Qu'il eſt ce mechant homme, ou cette femme impie,
Dont l'on a condamné ſi juſtement la vie;
Que l'on verroit bien toſt par de nouvelles mœurs
Qu'un Sermon n'a beſoin que de bons Auditeurs.
Quand ton cœru obſtiné te le rend inutile,
Un autre en perd le fruit par un cœur trop facile;
Car ſi c'eſt un defaut qu'un cœur trop endurcy,
Son excés de tendreſſe eſt un defaut auſſy.
Ton cœur pour eſtre tel qu'un Sermon le demande.
Ne doit rien approuver que ton eſprit n'entende:
Qui ſe laiſſe toucher ſans bien ſçavoir pourquoy,
Ne peut à la vertu garder long temps la foy:
Cette ſoudaine ardeur eſt un feu ſans lumiere,
Qui pour ſe maintenir va manquer de matiere:
Ce n'eſt qu'un feu follet que tu verras eteint
Du fremier coup de vent dont tu ſeras atteint;
Le moindre appas du crime & ſa plus foible amorce,
Pour te faire tomber auront aſſez de force;
Et ce beau ſentiment n'etant point appuyé.
Je crains que dés demain tu n'en ſois ennuyé,
C'eſt ainſy que l'on voit à toute heure abolies
Cent chimeres en l'air auſſy mal etablies;

Et qu'aprés un dessein legerement conclu,
Le bien méme deplaist d'abord qu'il nous a plu.
Au sortir du Sermon, cent & cent fois toy-méme,
Tu sentis pour le bien te naitre un zele extreme,
Qui pour manquer d'appuy dans le fond de ton cœur
N'a sçu du moindre assaut demeurer le vainqueur.
Où sont tant de projets d'une nouvelle vie,
Tant de desseins si grands, une si noble envie ?
Où sont les vœux si saints que tu faisois alors,
Ces mouvemens sacrez & ces pieux transpors ?
L'on a vu tont cela s'en aller en fumée,
Et ton ardeur eteinte aussy tost qu'allumée,
Tes bons desirs perdus, sans qu'il en soit resté
Qu'un souvenir honteux de ta legereté.
C'est à ce changement que notre cœur s'expose,
Quand il prend plutost feu qu'il n'en connoist la cause ;
Et que sans fondemens elevant la maison,
Il embrasse le bien sans en voir la raison.
A mil autres qu'à toy ce contretemps arrive
Qui sans voir le flambeau qu'il faut que le cœur suive,
Luy font avant l'esprit faire les premiers pas,
Et l'engagent d'aimer ce qu'il ne connoist pas.
C'est assez qu'un Prescheur, d'une voix un peu forte,
Aux pratiques d'un bien seulement les exhorte,
Ils en prenent d'abord les resolutions,
Sans faire à son discours d'autres reflexions,
Observer le pourquoy des devoirs qu'il ordonne,
S'assurer par raison que leur pratique est bonne,

Remarquer chaque preuve, & qu'elle authorité
En etablit les drois & la neceſſité.
Voila comme il faudroit premierement s'inſtruire,
Et dans tout un Sermon pas à pas ſe conduire,
Eclairer ſon eſprit, le convainere d'erreur,
Luy montrer ſon devoir, & puis venir au cœur ;
L'exciter, le preſſer, l'arracher à ſon vice,
Par force de raiſon & non point par caprice :
Ce qu'il reſout alors, venant d'un ſage choix,
A plus de fermeté comme il a plus de poids ;
Et quand ſur ce bon pied ſes meſures ſont priſes,
Il ne les change point en ſortant des Egliſes ;
Le tems le fortifie, & l'on voit ſes deſſeins,
Pareſtre chaque jour plus fermes & plus ſaints ;
Quelqu'aſſaut que luy donne ou la chair ou le monde,
Il triomphe de tout quand l'eſprit le ſeconde,
Et que ſes mouvemens par la Grace produïts
Sont aprés le Sermon par la raiſon conduits.
Mais s'il n'y fut remply que d'ardeur ſans lumiere,
Dans les tentations il cede à la premiere ;
Et l'eſprit au beſoin n'aſſiſtant point le cœur,
Aiſement on oublie & Sermon & Preſcheur :
De tous nos grands deſſeins la memoire s'efface ;
Le crime ſe rechauffe, & la vertu ſe glace.
Alors on s'apperçoit (mais helas c'eſt trop tard !)
Que l'eſprit au Sermon n'eut pas aſſez de part,
Qu'il en ſortit tout vuide, ou qu'au moins ſes idées,
Y furent ſur des mos plus qu'en raiſon fondées :

Ainſy le pauvre cœur demeurant ſans ſecours,
Ne ſçauroit ſoutenir l'effort des mauvais jours.
Que ſi ton feu follet s'offre de le defendre,
Ce feu d'abord eteint le preſſe de ſe rendre ;
Tu redeviens encor l'eſclave du peché,
Et voila tout le fruit de ce qu'on a preſché.
Peuteſtre n'es-tu pas de ces Eſpris vulgaires,
Qu'un Sermon touche aſſez, mais qu'il ne remplit gueres ;
Apeine le preſcheur (au moins ſi je t'en croy)
Poûroit mieux repeter ce qu'il a dit que toy :
Tu l'as ſuivy partout avec un ſoin extréme,
Sans le perdre un moment, quoyque perdu luy-méme ;
Et lorſque par malheur il ne ſe ſuivoit pas,
Plus fidelle que luy tu contois tous ſes pas.
A ſon texte d'abord preſtant bien ton oreille,
Et donnant à l'Exorde une etude pareille,
Dans leur enchainement tu n'as jamais manqué
De voir ſi l'un à l'autre etoit bien appliqué :
S'il y donnoit un tour, pour entrer en matiere,
Qui fiſt de ſon deſſein la decouverte entiere ;
S'il tomboit aiſement dans la Diviſion,
Et mettoit ſon ſujet hors de confuſion.
Par cet heureux debut tu pouvois dans la ſuite,
Comprendre du Sermon la plus fine conduite,
Trouver dans chaque point ſon art le plus ſecret,
Et de la piece enfin ne perdre pas un trait,
Obſerver le rapport de toutes ſes parties,
Les voir à tout le corps bien ou mal aſſorties,

Juger de leur desordre ou de leur liaison,
Ne laisser echapper ni preuve ni raison,
En decouvrir par tout la foiblesse & la force,
Ne te pas amuser seulement à l'ecorce,
Faire entrer ton esprit dans l'ame du discours,
Aux plus sombres endrois te faire de grands jours,
Penetrer jusqu'au fond & doctrine & morale,
Quand le plus sçavamment un prescheur les etale ;
Bref avoir son Sermon sur le bout de tes doigts,
C'est ce qui pour le moins t'est arrivé cent fois ;
Et lorsqu'à tes amis tu veux en rendre conte,
Il est vray qu'au prescheur ta memoire fait honte.
Voila comme tu sçais cent Sermons de Paris,
Sermons des grands Autheurs & des plus forts Espris ;
Sermons à reformer les plus mechantes vies,
A faire autant de saints que nous avons d'impies.
On ne voit cependant rien d'amendé chez toy,
Il n'y paroist toujours ni pieté ni foy,
Point de conversion . . . & qu'est-ce qui l'empesche ?
Ce n'est pas, Dieu-mercy, faute que l'on ne presche,
Ni faute qu'au Sermon tu ne sois attentif,
Ni qu'il ne t'en demeure un portrait assez vif,
Puisqu'oreille jamais ne fut plus attentive,
Ni memoire peutestre & si ferme & si vive.
Hé bien ! ces beaux Sermons que sont-ils devenus,
Tous si bien ecoutez & si bien retenus,
Sermons dont tu faisois toy-méme tant d'estime
Que d'en perdre un seul mot te paroissoit un crime ?

Ton esprit en est plein sans en estre meilleur,
Et tout le bien qu'il sçait ne change point ton cœur ;
Pour tant de bons Sermons tu n'es pas moins Athée,
Ni de sales pechez ton ame moins gâtée.
D'où ce malheur vient-il ? n'en accuse que toy ;
Et si tu le permets je te diray pourquoy.
Mais ne le sçais-tu pas sans que je te le dise ?
Ton cœur ne suit jamais ton esprit à l'Eglise :
Tout ce qui te plaist là, c'est un bel entretien ;
Et jamais tu n'y vas pour estre plus chrétien :
Tu crois que c'est assez qu'un bon Sermon t'éclaire ;
Et qu'apres l'avoir fait, il ne doit plus rien faire.
Ainsy dans cette erreur, ton cœur trop negligé
Demeure vuide & sec, & n'est jamais changé ;
Jamais on ne le voit par ce saint exercice,
Aimer plus la vertu ni moins aimer le vice,
A l'esprit seul on pense ; & quand il est bien plein,
Qu'il en est devenu plus sçavant & plus vain,
Tu crois que du Sermon l'on a fait bon usage,
Et que sans t'amender il te rend assez sage.
Voila la grand defaut de tous nos Precieux,
Gens à leur salut prés dans l'excés curieux ;
Il n'est Sermon si fort qu'ils ne veuillent comprendre,
Sans desirer jamais utilement l'entendre ;
Et n'en regardant point le dessein principal,
Plus ils sçavent de bien & plus ils font de mal.
D'une si grosse erreur tu vois donc que la cause
Est qu'à moitié chemin l'Auditeur se repose,

royant que tout ſoit fait quand aprés le Sermon,
on eſprit s'en contente & luy dit qu'il eſt bon.
epeñdant ſi le cœur à ſon tour n'en profite ;
t que l'un s'eclairant, l'autre auſſy ne s'excite ;
i jamais on n'en eſt plus ſaint ni plus zelé,
'eſt en vain qu'au Sermon l'on eſt centfois allé.
l eſt vray que d'abord on y va pour s'inſtruire ;
Mais cette inſtruction nous doit plus loin conduire ;
S'avancer vers le ciel en doit eſtre la fin,
Et que ſert ſans cela d'apprendre le chemin ?
Apprend-on ſon devoir ſi ce n'eſt pour le faire !
Autrement le preſcheur feroit mieux de ſe taire :
Tu ferois mieux au moins de ne pas l'ecouter,
Que d'y prendre un plaiſir qui te peut cher coûter ;
S'y plaire en l'ecoutant, l'entendre avec eſtime,
Et n'en profiter pas, juge quel eſt ce crime :
N'y porte donc jamais ton eſprit ſans ton cœur,
Et ne l'ecoute enfin que pour eſtre meilleur.
Peuteſtre diras-tu que ce n'eſt plus la mode ;
Que ce ne l'etoit plus du tems méme d'Herode ;
Qu'il ecouta ſouvent Jean Baptiſte preſcher,
Sans vouloir pour cela s'abſtenir de pecher.
Il prit même cent fois du plaiſir à l'entendre ;
Mais c'etoit du Sermon tout ce qu'il vouloit prendre.
Si tu veux te damner ſur l'exemple d'autruy,
Sois tant que tu voudras Herode comme luy ;
Ecoute prononcer l'arreſt de ton ſupplice,
Sans le moindre deſſein d'abandonner ton vice ;

Et

Et quand par cent raisons on là bien combatu,
Fay-le bien triompher de toute ta vertu :
C'est lá d'un bel esprit la sçavante methode,
Pour entendre à son dam le Sermon comme Herode.
Que si tu crains d'avoir la méme fin qu'il eut,
Ne sois pas au Sermon deméme qu'il y fut :
N'en approche jamais sans une bonne envie
D'y reformer toujours quelqu'erreur de ta vie ;
Et portant à cela toute l'instruction,
Tu verras le profit de ton attention :
A mesure qu'alors on eclaire ton ame,
Chaque trait de lumiere est suivy de sa fláme ;
Le cœur sort du Sermon aussy plein que l'esprit,
Et tu deviens meilleur par tout ce qu'on y dit.
Voila comme à milliers les gens se convertirent
Dans les premiers Sermons que les Apôtres firent.
Que n'a-t'on, diras-tu, de tels saints pour prescheurs,
On ne verroit pas moins s'amender de pecheurs !
Mais en chaire aujourd'huy l'on ne voit plus d'Apôtre
Et qu'un pecheur sçait mal en convertir un autre !
Defaite ridicule ! & n'est-ce pas réver,
D'attribuer ta perte à qui veut te sauver ?
Il faut de cette erreur que je te desabuse,
Mais laisse encore un peu se delasser ma muse.

Fin du second Chant.

Chant Troizieme.

QV'a donc fait ton Prescheur pour t'offenser si fort
Que tu veuilles toujours mettre sur luy le tort ?
Ne vois-tu rien chez toy qui malgré luy t'empesche
De pouvoir profiter des Sermons qu'il te presche ?
Ne l'entens-tu jamais qu'avec un bon motif,
Une ame obïssante, un esprit attentif ?
Voy ; ne te sens-tu point quelques secrets obstacles
Qu'à peine on forceroit en faisant des miracles,
Trop d'ardeur pour le monde, & trop peu pour la foy,
Jusqu'à ne mediter Evangile ni Loy ?
Quel fruit en cet etat du Sermon peut-il naitre,
Pour habile & pour saint que le Prescheur puisse estre ?
Et veux-tu cependant, comme un lâche imposteur,
D'un mal qui vient de toy le declarer l'autheur ?
Que n'es-tu disposé, quand tu le viens entendre :
A faire ton profit de ce qu'il vient t'apprendre :
Que pour une heure au moins le soin de ton argent
Ne te permet-il là d'estre plus diligent ;
Que ton jeu, que ton gain, & que toute autre affaire,
Choisissent mieux leur tems pour venir te distraire.

Bref

Bref n'apporte au Sermon que ce qui peut ſervir
A mieux voir les beautez qui te doivent ravir ;
A mieux voir du peché la honte & les ſupplices,
Et juger comme il faut des vertus & des vices.
Alors tu connoitras, aprés l'avoir goûté,
Ce qu'un Sermon peut faire etant bien ecouté.
Quand méme le Preſcheur ne ſeroit pas Apôtre,
Il ne laiſſera pas de te rendre tout autre :
Sois comme on te l'apprend diſpoſé de ta part,
Boileau n'a pas beſoin de luy montrer ſon art.
Tel que ſoit le Preſcheur, c'eſt à qui vient l'entendre,
Qu'il faut du peu de fruit preſque toujours ſe prendre :
Sur le Preſcheur pourtant on aime à s'excuſer,
Parce que pour ſe perdre on aime à s'abuſer ;
Et quand de ce malheur on le rend ſeul coupable,
De s'amender ſoy-méme on ſe rend incapable.
Qu'il preſche bien ou mal, & qu'il ait tort ou non,
Meſle-toy ſeulement d'ecouter ſon Sermon ;
D'en profiter toujours autant qu'on le peut faire,
Quand méme il n'auroit pas le bonheur de te plaire.
On ne m'amuſe point (dis-tu) comme un enfant ;
Et puiſque le Preſcheur fait tout ce qu'il defend,
Je ſçay bien d'un Sermon ce qu'il faut que je penſe.
Et comme l'on en rit publiquement en France,
Sans que jamais d'un pas on quitte le peché,
Pour tout ce qu'on y voit à toute heure preſché.
Si la parole étoit de l'exemple ſuivie,
De mieux vivre peuteſtre elle ſeroit envie :

Juſque

Jusque là le Pont-neuf sur un burlesque ton
Osera nous chanter ce qu'on dit d'un Sermon ;
Et quand plus d'un Prelat en auroit pris la moûche
On en verra toujours bouffonner Scaramoûche,
Sans que l'on puisse voir le salutaire fruit
Que tant de beaux Sermons devoient avoir produit.
Il ne s'agit donc pas de venir nous apprendre,
Ni l'art de les prescher, ni l'art de les entendre ;
On n'a que faire icy de Boileau ni de vous ;
Qu'un Prescheur vive bien, il nous changera tous :
Autrement il a beau nous prescher comme un Ange,
A son Sermon jamais qui que ce soit ne change ;
Et quand tous les pechez en Apôtre il maudit,
On croit le mal qu'il fait plus que le bien qu'il dit.
Si de nous reformer il a donc quelque envie,
Qu'il commence d'abord à reformer sa vie ;
Et ce qu'il presche alors, bien ou mal entendu,
Ne peut dans l'assemblée estre jamais perdu.
Sans cela tout s'y perd ; & quoy qu'il puisse dire,
Ou prescheur on Sermon donne sujet de rire :
Car contre ce qu'il fait les gens préoccupez,
Jamais de ce qu'il dit ne se sentent frappez.
J'ay raison, avoüez-le. . . . avoûray-je un blasphéme,
Que peut estre en secret tu condamnes toy-méme ?
Tel preschoit l'autre jour, qui n'etoit pas un saint ;
Sa vie est un scandale, & tout Paris s'en plaint ;
Il preschoit, tu le sçais, contre l'amour du monde,
Et le fit d'une force à nulle autre seconde ;

Le

Le cœur de tout le peuple en fut si fort touché
Que les plus endurcis pleurerent leur peché.
S'il ne te toucha point à qui faut il s'en prendre ?
Oses-tu l'accuser ? Oses-tu te defendre ?
Ceux qu'il remplit alors & de zele & de foy,
Sont pour luy des raisons qui plaident contre toy.
Pour toy comme pour eux il dit la méme chose ;
Toy seul n'es point changé, toy seul en es donc cause.
Moy ! non, c'est le Prescheur ; je me regle sur luy ;
L'exemple d'un tel Maitre est un solide appuy :
Je fais tout ce qu'il fait, & je le laisse dire,
Car de tout ce qu'il dit il n'en fait rien que rire ;
Son esprit n'est jamais du monde plus charmé
Qu'aprés s'estre au Sermon contre luy gendarmé.
Quel est dans tout Paris l'Abbé qui monte en chaire
Que pour s'elever mieux aux grandeurs de la terre ?
Et contre cet orgueil ce qu'il dit de plus fort
N'en est que trop souvent l'ambitieux effort.
Ce zele, ces transpors, en foudroyant le crime,
Ce soin d'estre eloquent, l'etude du sublime,
Ce bel art de Prescher qui se forme en nos jours,
Ces agrémens si fins, & ces aimables tours.
La force & la douceur, l'eclat & la justesse,
Tant de doctrine ensemble & tant de politesse ;
Bref tous ces grands Sermons, si noblement preschez,
Sont des pieges tendus aux premiers Eveschez.
Voila des gens d'eclat la principale vüe ;
Et jamais en voit-on l'esperance deceüe,

S'ils ne vont se liguer, par des scrupules vains,
Contre les drois Royaux en faveur des divins ?
Mais il est peu chez nous de ces Prescheurs antiques,
Nos modernes Heros sont gens plus politiques ;
A la fortune seule ils donnent leur amour,
Et tromperoient le ciel pour mieux servir la Cour ;
Que si le Pape vient à leur offrir plus qu'elle,
A la Cour elle-méme en est-il de fidelle.
Sur tout si du Chapeau devenus amoureux,
La mître à leur avis n'est plus assez pour eux.
Il est vray que j'entens aprés ces beaux exemples,
Contre l'ambition retentir tous les Temples ;
Qu'à notre vanité l'on y fait le procés
Bien que chez le Prescheur elle aille dans l'excés ;
Et qu'entesté qu'il est de la gloire du monde,
Sur elle à tout moment quelqu'anatheme il fronde :
Mais ne pratiquant point luy méme ses leçons,
Je les entens toujours comme autant de chansons.
Ne dois-je pas plutost imiter sa conduite,
Que me faire des lois d'un discours hypocrite.
Si des regles qu'il donne il étoit assuré,
Voudroit-il faire un pas qui n'y fust mesuré ?
Iroit-il, comme il fait, prendre une fausse route,
Si de celle qu'il presche il n'avoit plus de doute ?
Mais la montrant toujours sans jamais y marcher,
C'est dementir assez tout ce qu'il va prescher :
En matiere de foy l'on sçait que les paroles
Ne sont pour en juger que des preuves frivoles,

Et comment ſeroit il mechant juſqu'à ce point
De croire tant de bien & de n'en faire point ?
Sur tout un autre ton il diroit ſes penſées
Si fortune ni Cour n'en êtoient offenſeés.
Mais en nous amuſant par ces pieux dehors,
Il reſerve pour ſoy des ſentimens plus fors ;
Sans doute bien content de voir pas des chimeres
Sur un ſolide fond s'etablir ſes affaires ;
Et ſon zele animé d'un ſi grand intereſt,
Hardiment au peché va prononcer l'arreſt ;
Bien qu'en le prononçant d'une fureur extréme,
Il n'ait jamais deſſein de s'amender ſoy-méme,
Marquant par ſon retour à ce méme peché
Qu'il n'en croit nullement le mal qu'il a preſché.
Sa colere pour luy ne paſſe point la chaire,
Jamais que pour une heure il ne luy fait la guerre ;
Et le deguiſement n'etant plus de ſaiſon,
Il revient demaſqué pecher dans ſa maiſon ;
Il va reprendre encor ſes premieres intrigues,
Cabaler de plus belle & pouſſer mieux ſes brigues,
Sans jamais un moment pratiquer la vertu
Pour laquelle en preſchant il avoit combatu.
Le moyen penſez-vous que ce qu'il dit me touche,
Tandis que ce qu'il fait dement ſi fort ſa bouche ?
S'il en touche quelqu'autre, en voicy le pourquoy,
C'eſt qu'il ſe cache mieux à cet autre qu'à moy ;
Cet autre ignore encor le ſçavant artifice
De loüer la vertu pour couvrir mieux le vice.

O profane Censeur des hommes les plus saints,
Interprete malin de leurs pieux desseins !
Oses-tu donc noircir par ce discours impie
Et leur grand ministere & leur celeste vie ?
Quand il en seroit un tel que tu les peins tous,
Qui preschant la vertu ne l'aimast que dans nous,
Qui fist autant de mal qu'il nous defend d'en faire,
Et pour son profit seul s'appliquast à nous plaire,
Sçache qu'en vivant mal & preschant bien d'ailleurs,
Son Sermon nous devroit toujours rendre meilleurs.
S'il croit ou ne croit pas la sainteté qu'il presche,
Faut-il que d'estre saint sa malice t'empesche ?
Crois-tu sur ce qu'il fait devoir estre excusé,
Quand sur ce qu'il te dit tu seras accusé ?
Ce n'est pas comme il vit qu'on t'ordonne de vivre,
C'est son instruction qu'il faut seulement suivre.
On te l'a dit cent fois des Prescheurs comme luy,
Dont tu crois que le nombre est si grand aujour d'huy,
Ne fay pas ce qu'ils font, mais fay ce qu'ils te disent,
Puisque des drois divins sur toy les authorisent,
Que c'est du ciel qu'ils ont & l'ordre & le pouvoir,
De t'instruire en preschant des loix de ton devoir.
Ne te dispenses point d'obeïr à l'oracle,
Leur crime est à leurs drois un foible & faux obstacle ;
Et comme ils ont reçu la méme authorité,
Respecte egalement dans tous la verité :
Tel que l'organe en soit, ne considere qu'elle ;
Du lieu le plus infame elle sort toute belle ;

Et quoy que le Prescheur fasse aprés le Sermon,
Jamais ce qu'il a dit n'en doit estre moins bon;
Jamais homme d'esprit plus ou moins n'en profite,
Il juge des Sermons par leur propre merite.
S'il arrivoit qu'un saint y preschast une erreur,
Il ne poûroit alors l'entendre sans horreur;
Mais qu'il entende un fourbe, & que ce fourbe etale,
De grandes veritez, une forte morale;
Aussy tost du Prescheur mettant la fourbe à part,
Il vante du Sermon & la matiere & l'art;
Touché méme en son cœur de ce qu'il vient d'entendre,
A ce fourbe preschant il ose bien se rendre;
Et sans examiner ce que le Prescheur fait,
De tout ce qu'il a dit il sent l'heureux effet.
Mais de foibles Espris qui ne vont qu'à l'ecorce
Et dans tout un Sermon n'ont rien vu de sa force,
En jugent seulement par le Predicateur,
Sans jamais distinguer l'ouvrage de l'autheur.
S'il est homme de bien, il diroit des sornettes
Qu'il ne laisseroit pas de plaire aux femmelettes,
Et de leur arracher des larmes à foison
Pour quelque petit mot sans rime & sans raison:
Mais si de sa conduite on a pris du scandale,
Il auroit beau prescher & doctrine & morale,
A ces sortes d'espris il prescheroit en vain
Tout ce qu'on peut prescher de grand & de divin;
Et pour fruit des Sermons, à la fin d'un caréme,
On dit que le Prescheur s'aille amender luy-méme:

Mais il eſt d'autres gens qui ne le diſent pas,
Et qui courent ſans luy s'amender de ce pas.
Tu ſçais qui ſont ceux là; des Eſpris raiſonnables,
A qui des veritez ne ſont jamais des fables;
Qui jugent d'un Sermon, comme je te l'ay dit,
Par le Sermon luy-méme, & non par qui le fit.
En juger ſur ce pied c'eſt la haute ſageſſe:
En juger autrement eſt marque de foibleſſe.
Veux-tu donc t'aſſurer que ton eſprit ſoit bon,
Voy s'il penſe au Preſcheur, ou s'il penſe au Sermon:
C'eſt par là que d'abord, ſans un plus grand myſtere,
Tu ſçauras diſcerner ton juſte caractere:
Et d'eſtre un ſot Eſprit l'on poûra t'accuſer,
Quand ſur Preſcheurs encor tu viendras t'excuſer:
Mais ſi tu veux pour toy voir changer de langage,
Et meriter le nom d'Eſprit ſolide & ſage,
Quand tu ſors du Sermon & ſans zele & ſans foy,
N'en mets à l'avenir la faute que ſur toy.
Voicy qu'à ce propos il me vient en memoire,
Si tu la veux entendre, une petite hiſtoire:
Jadis un Medecin dans la Grece fameux,
Qui valoit en ſon art un Hypocrate ou deux,
Avoit fait millefois admirer ſa prudence
Et dans chaque conſulte & dans chaque ordonnance.
L'on avoit eprouvé que pour les plus grands maux,
Il avoit des ſecrets auſſy rares que beaux;
Empyrique au beſoin, au beſoin Galeniſte,
Amy des grands autheurs, & jamais leur copiſte;

S'il

S'il tiroit de chez eux des mysteres profons,
Il en tiroit bien moins que de son propre fons.
Outre ce qu'il avoit & d'art & de science,
Il s'etoit signalé par son experience :
Les plus grands Medecins, gens d'ailleurs fort jaloux,
Fiers en tout autre temps, devant luy filoient doux ;
Et si la Faculté permet ces mos profanes,
Tant Doctes que Docteurs n'etoient là que des Anes :
A leur credit le sien s'etoit rendu fatal ;
Il pouvoit en huit jours guerir un hopital ;
Et malade jamais n'eut recours à son aide,
Sans trouver à son mal un sur & promt remede :
On aimoit sa maniere, il charmoit par ses soins,
Que l'on fust riche ou pauvre il n'en avoit pas moins.
Il estoit merveilleux dans les lois du regime,
Les passer d'un seul point c'etoit toujours un crime :
Par tout il se montroit severe dans l'excés,
Mais on n'osoit s'en plaindre à cause du succés :
Sa rigueur luy plaisoit, il en faisoit parade,
Et disoit que sans elle on tuoit un malade.
Mais tout autant de fois que luy-méme l'ètoit,
Bien plus negligemment soy-méme il se traitoit ;
Ajoûtant méme encore à cette negligence,
D'un mauvais Medecin la cruelle indulgence :
Tous les gouts d'un Malade il se les accordoit,
Prest à faire toujours tout ce qu'il deffendoit,
Sans jamais se prescrire ordonnance incommode,
Bien que ce fust ailleurs dans l'excés sa methode,

Et remede & regime etant des noms pour luy
Aussy fort méprisez qu'estimez pour autruy ;
Ne trahissant jamais personne que soy-méme,
Il tomboit pour luy seul dans cette faute extréme ;
Comme s'il n'eust pensé qu'à se faire mourir,
En negligeant ainsy le soin de se guerir,
Jusqu'à rendre à la fin son mal presqu'incurable
Pour ne rendre son art qu'aux autres secourable.
Il affectoit pourtant, malade à cet excés,
De paroitre en santé dans les plus grands accés ;
Et s'en faisoit sur tout une si grande affaire
Qu'il se rendit sçavant à se bien contrefaire ;
Craignant de faire tort au nom de medecin,
S'il ne se faisoit voir & vigoureux & sain.
Mais son mal empirant, bientost toute la Grece
S'apperceut malgré luy du mal & de l'addresse.
Alors chez mille gens (mais tous petits Espris)
De l'estime il passa dans le dernier mépris ;
On dit pour l'offenser tout ce qu'on pouvoit dire,
Les Boileaux du päys en firent la satyre,
Lés Molieres du tems ne l'oublierent pas,
Et ce credit si haut se vit bien tost à bas.
Scaramouche & Pont-neuf (J'entend ceux de son age)
Au pauvre Medecin firent plus d'un outrage ;
Ni farce ni chansons ne l'epargnerent point,
On luy tira cent coups, méme à brûle-pourpoint,
Et bien que tous ces coûs ne fussent que de langues,
Ah ! qu'il etoit fâcheux d'entendre ces harangues,

De

Et quoy que le Prescheur fasse aprés le Sermon,
Jamais ce qu'il a dit n'en doit estre moins bon;
Jamais homme d'esprit plus ou moins n'en profite,
Il juge des Sermons par leur propre merite.
S'il arrivoit qu'un saint y preschast une erreur,
Il ne poûroit alors l'entendre sans horreur;
Mais qu'il entende un fourbe, & que ce fourbe etale,
De grandes veritez, une forte morale;
Aussy tost du Prescheur mettant la fourbe à part,
Il vante du Sermon & la matiere & l'art;
Touché méme en son cœur de ce qu'il vient d'entendre,
A ce fourbe preschant il ose bien se rendre;
Et sans examiner ce que le Prescheur fait,
De tout ce qu'il a dit il sent l'heureux effet.
Mais de foibles Espris qui ne vont qu'à l'ecorce
Et dans tout un Sermon n'ont rien vu de sa force,
En jugent seulement par le Predicateur,
Sans jamais distinguer l'ouvrage de l'autheur.
S'il est homme de bien, il diroit des sornettes
Qu'il ne laisseroit pas de plaire aux femmelettes,
Et de leur arracher des larmes à foison
Pour quelque petit mot sans rime & sans raison:
Mais si de sa conduite on a pris du scandale,
Il auroit beau prescher & doctrine & morale,
A ces sortes d'espris il prescheroit en vain
Tout ce qu'on peut prescher de grand & de divin;
Et pour fruit des Sermons, à la fin d'un caréme,
On dit que le Prescheur s'aille amender luy-méme:

Et remede & regime etant des noms pour luy
Auſſy fort mépriſez qu'eſtimez pour autruy ;
Ne trahiſſant jamais perſonne que ſoy-méme,
Il tomboit pour luy ſeul dans cette faute extréme ;
Comme s'il n'euſt penſé qu'
En negligeant ainſy le ſoin
Juſqu'à rendre à la fin ſon
Pour ne rendre ſon art qu'a
Il affectoit pourtant, mal
De paroitre en ſanté dans
Et s'en faiſoit ſur tout une
Qu'il ſe rendit ſçavant à ſ
Craignant de faire tort a
S'il ne ſe faiſoit voir &
Mais ſon mal empirant,
S'apperceut malgré luy du
Alors chez mille gens (
De l'eſtime il paſſa dans l
On dit pour l'offenſer tout
Les Boileaux du päys en
Lés Molieres du tems ne l
Et ce credit ſi haut ſe vit
Scaramouche & Pont-neuf (J'entend ceux de ſon age)
Au pauvre Medecin firent plus d'un outrage ;
Ni farce ni chanſons ne l'epargnerent point,
On luy tira cent coups, méme à brûle-pourpoint,
Et bien que tous ces coûs ne fuſſent que de langues,
Ah ! qu'il etoit fâcheux d'entendre ces harangues,

De

Et quoy que le Prescheur fasse aprés le Sermon,
Jamais ce qu'il a dit n'en doit estre moins bon ;
Jamais homme d'esprit plus ou moins n'en profite,
Il juge des Sermons par leur propre merite.
t une erreur,
horreur ;
que ce fourbe etale,
norale ;
a fourbe à part,
e & l'art ;
'il vient d'entendre,
e rendre ;
heur fait,
ureux effet.
t qu'à l'ecorce
n vu de sa force,
icateur,
de l'autheur.
les sornettes
x femmelettes,
foison
& sans raison :
Mais si de sa conduite on a pris du scandale,
Il auroit beau prescher & doctrine & morale,
A ces sortes d'espris il prescheroit en vain
Tout ce qu'on peut prescher de grand & de divin ;
Et pour fruit des Sermons, à la fin d'un caréme,
On dit que le Prescheur s'aille amender luy-méme :

Et remede & regime etant des noms pour luy
Aussy fort méprisez qu'estimez pour autruy ;
Ne trahissant jamais personne que soy-méme,
Il tomboit pour luy seul dans cette faute extréme ;
Comme s'il n'eust pensé qu'à se faire mourir,
En negligeant ainsy le soin de se guerir,
Jusqu'à rendre à la fin son mal presqu'incurable
Pour ne rendre son art qu'aux autres secourable.
Il affectoit pourtant, malade à cet excés,
De paroitre en santé dans les plus grands accés ;
Et s'en faisoit sur tout une si grande affaire
Qu'il se rendit sçavant à se bien contrefaire ;
Craignant de faire tort au nom de medecin,
S'il ne se faisoit voir & vigoureux & sain.
Mais son mal empirant, bientost toute la Grece
S'apperceut malgré luy du mal & de l'addresse.
Alors chez mille gens (mais tous petits Espris)
De l'estime il passa dans le dernier mépris ;
On dit pour l'offenser tout ce qu'on pouvoit dire,
Les Boileaux du päys en firent la satyre,
Lés Molieres du tems ne l'oublierent pas,
Et ce credit si haut se vit bien tost à bas.
Scaramouche & Pont-neuf (J'entend ceux de son age)
Au pauvre Medecin firent plus d'un outrage ;
Ni farce ni chansons ne l'epargnerent point,
On luy tira cent coups, méme à brûle-pourpoint,
Et bien que tous ces coûs ne fussent que de langues,
Ah ! qu'il etoit fâcheux d'entendre ces harangues,

De

Et quoy que le Prescheur fasse aprés le Sermon,
Jamais ce qu'il a dit n'en doit estre moins bon;
Jamais homme d'esprit plus ou moins n'en profite,
Il juge des Sermons par leur propre merite.
S'il arrivoit qu'un saint y preschast une erreur,
Il ne poûroit alors l'entendre sans horreur;
Mais qu'il entende un fourbe, & que ce fourbe etale,
De grandes veritez, une forte morale;
Aussy tost du Prescheur mettant la fourbe à part,
Il vante du Sermon & la matiere & l'art;
Touché méme en son cœur de ce qu'il vient d'entendre,
A ce fourbe preschant il ose bien se rendre;
Et sans examiner ce que le Prescheur fait,
De tout ce qu'il a dit il sent l'heureux effet.
Mais de foibles Espris qui ne vont qu'à l'ecorce
Et dans tout un Sermon n'ont rien vu de sa force,
En jugent seulement par le Predicateur,
Sans jamais distinguer l'ouvrage de l'autheur.
S'il est homme de bien, il diroit des sornettes
Qu'il ne laisseroit pas de plaire aux femmelettes,
Et de leur arracher des larmes à foison
Pour quelque petit mot sans rime & sans raison:
Mais si de sa conduite on a pris du scandale,
Il auroit beau prescher & doctrine & morale,
A ces sortes d'espris il prescheroit en vain
Tout ce qu'on peut prescher de grand & de divin;
Et pour fruit des Sermons, à la fin d'un caréme,
On dit que le Prescheur s'aille amender luy-méme:

Mais il eſt d'autres gens qui ne le diſent pas,
Et qui courent ſans luy s'amender de ce pas.
Tu ſçais qui ſont ceux là; des Eſpris raiſonnables,
A qui des veritez ne ſont jamais des fables;
Qui jugent d'un Sermon, comme je te l'ay dit,
Par le Sermon luy-méme, & non par qui le fit.
En juger ſur ce pied c'eſt la haute ſageſſe:
En juger autrement eſt marque de foibleſſe.
Veux-tu donc t'aſſurer que ton eſprit ſoit bon,
Voy s'il penſe au Preſcheur, ou s'il penſe au Sermon:
C'eſt par là que d'abord, ſans un plus grand myſtere,
Tu ſçauras diſcerner ton juſte caractere:
Et d'eſtre un ſot Eſprit l'on poûra t'accuſer,
Quand ſur Preſcheurs encor tu viendras t'excuſer:
Mais ſi tu veux pour toy voir changer de langage,
Et meriter le nom d'Eſprit ſolide & ſage,
Quand tu ſors du Sermon & ſans zele & ſans foy,
N'en mets à l'avenir la faute que ſur toy.
Voicy qu'à ce propos il me vient en memoire,
Si tu la veux entendre, une petite hiſtoire:
Jadis un Medecin dans la Grece fameux,
Qui valoit en ſon art un Hypocrate ou deux,
Avoit fait mille fois admirer ſa prudence
Et dans chaque conſulte & dans chaque ordonnance.
L'on avoit eprouvé que pour les plus grands maux,
Il avoit des ſecrets auſſy rares que beaux;
Empyrique au beſoin, au beſoin Galeniſte,
Amy des grands autheurs, & jamais leur copiſte;

S'il tiroit de chez eux des mysteres profons,
Il en tiroit bien moins que de son propre fons.
Outre ce qu'il avoit & d'art & de science,
Il s'etoit signalé par son experience :
Les plus grands Medecins, gens d'ailleurs fort jaloux,
Fiers en tout autre temps, devant luy filoient doux ;
Et si la Faculté permet ces mos profanes,
Tant Doctes que Docteurs n'etoient là que des Anes :
A leur credit le sien s'etoit rendu fatal ;
Il pouvoit en huit jours guerir un hopital ;
Et malade jamais n'eut recours à son aide,
Sans trouver à son mal un sur & promt remede :
On aimoit sa maniere, il charmoit par ses soins,
Que l'on fust riche ou pauvre il n'en avoit pas moins.
Il estoit merveilleux dans les lois du regime,
Les passer d'un seul point c'etoit toujours un crime :
Par tout il se montroit severe dans l'excés,
Mais on n'osoit s'en plaindre à cause du succés :
Sa rigueur luy plaisoit, il en faisoit parade,
Et disoit que sans elle on tuoit un malade.
Mais tout autant de fois que luy-méme l'ètoit,
Bien plus negligemment soy-méme il se traitoit ;
Ajoûtant méme encore à cette negligence,
D'un mauvais Medecin la cruelle indulgence :
Tous les gouts d'un Malade il se les accordoit,
Prest à faire toujours tout ce qu'il deffendoit,
Sans jamais se prescrire ordonnance incommode,
Bien que ce fust ailleurs dans l'excés sa methode,

Et remede & regime etant des noms pour luy
Aussy fort méprisez qu'estimez pour autruy ;
Ne trahissant jamais personne que soy-méme,
Il tomboit pour luy seul dans cette faute extréme ;
Comme s'il n'eust pensé qu'à se faire mourir,
En negligeant ainsy le soin de se guerir,
Jusqu'à rendre à la fin son mal presqu'incurable
Pour ne rendre son art qu'aux autres secourable.
Il affectoit pourtant, malade à cet excés,
De paroitre en santé dans les plus grands accés ;
Et s'en faisoit sur tout une si grande affaire
Qu'il se rendit sçavant à se bien contrefaire ;
Craignant de faire tort au nom de medecin,
S'il ne se faisoit voir & vigoureux & sain.
Mais son mal empirant, bientost toute la Grece
S'apperceut malgré luy du mal & de l'addresse.
Alors chez mille gens (mais tous petits Espris)
De l'estime il passa dans le dernier mépris ;
On dit pour l'offenser tout ce qu'on pouvoit dire,
Les Boileaux du päys en firent la satyre,
Lés Molieres du tems ne l'oublierent pas,
Et ce credit si haut se vit bien tost à bas.
Scaramouche & Pont-neuf (J'entend ceux de son age)
Au pauvre Medecin firent plus d'un outrage ;
Ni farce ni chansons ne l'epargnerent point,
On luy tira cent coups, méme à brûle-pourpoint,
Et bien que tous ces coûs ne fussent que de langues,
Ah ! qu'il etoit fâcheux d'entendre ces harangues,

De se voir en tous lieux de rebus harassé,
D'ouir méme son nom en proverbe passé,
Et la voix du public, pire qu'un anatheme,
Luy crier, Medecin, guery-toy donc toy-méme,
Jusque là qu'à son nez, pour un affront plus grand,
Un tel *(luy chantoit-on) fait tout ce qu'il deffend.*
Que s'il faisoit encore ordonnance ou consulte,
Son grec & son latin ne trouvoient plus qu'insulte ;
On se moquoit par tout des avis qu'il donnoit,
Comme avis que pour luy jamais il ne prenoit,
Quand il n'eust prononcé qu'aphorisme ou qu'oracle,
Que par chaque remede il eust fait un miracle,
Qu'il eust sçu dans un jour guerir autant de gens
Que tous les Medecins en tûroient en dix ans,
Il n'auroit jamais pu, parmy la populace,
A son credit perdu trouver la moindre place ;
S'etant tous contre luy fait un tel prejugé,
Que pas un ne pouvoit en estre degagé.
Son sort devenu tel qu'on le vient de depeindre,
N'etoit-il pas un sort extremement à plaindre ?
Celuy de tous les Grecs, à leur tour confondus,
Fut cependant un sort à plaindre beaucoup plus,
Et tu verras bien tost si je te dis le reste,
Combien ce prejugé devint pour eux funeste.
Ils étoient au plus fort de cet entestement,
Quand le ciel irrité s'en vangea hautement ;
Un deluge de maux vint inonder leur terre,
Fievre, Pourpre, Charbon, Colique, Flux, Catherre,

Outre

Outre mil ennemis aussy terribles qu'eux,
Contre le corps humain d'esprit trop belliqueux,
Tels qu'ont toujours èté, Gravelle, Pierre, Goute,
Où méme en plein midy Medecin ne voit goute,
Amoins que ce ne soit l'homme dont nous parlons,
Qui seul ne trembloit point contre ces bataillons ;
Qui seul pouvoit sauver & la Grece & sa gloire,
Si la Grece eust voulu pour un moment le croire :
Mais bien que tout le monde ecoutast ses avis.
Helas ! de peu de gens ils se virent suivis !
La foule, que jamais rien ne peut rendre sage,
N'avoit dans tous ces maux point changé de langage ;
Elle chantoit toujours ce qu'elle avoit chanté,
Quand elle jouissoit de sa pleine santé :
Il fait ce qu'il deffend n'etoit pas moins celebre,
Qu'avant les jours d'un dueil si grand & si funebre :
Et comme l'on voyoit ce fou de medecin,
Par sa faute toujours de soy-méme assassin,
Plus que tous languissant & plus que tous malade,
Oser dans ses accés manger viande & salade,
Ne prendre aucun remede & toujours empirer,
Sans vouloir de son mal luy-méme se tirer ;
Les gens apprehendoient de luy fier leur vie,
Le voyant pour la sienne avoir tant de folie ;
Et sans mettre jamais cette folie à part,
Ils confondoient toujours le Medecin & l'art ;
Ou si quelqu'un d'entr'eux hazardoit de le suivre,
Ce n'etoit seulement qu'en sa façon de vivre,

Craignant de trop risquer (sur tout en pareil cas)
A suivre des avis que l'autheur ne suit pas ;
Et jugeant bien plus sur, quoyque luy-méme en dise,
De suivre des erreurs que sa vie authorise :
Ainsy l'on vit alors, sans en estre etonné,
Le Medecin suivy, mais l'art abandonné.

Par ce grand pas de clerc, & mort & maladies
Sur tant de gens trompez devinrent plus hardies :
Bientost l'on ne vit plus que mors & que mourans,
Et tous les Grecs etoient ou pleurez ou pleurans ;
Jusqu'à ce que les maux enfin rendus extremes,
On vit tous les pleurans estre pleurez eux-mêmes.
Il n'echappa que ceux de qui l'esprit plus fort
Vit dans le Medecin que l'Art n'avoit pas tort ;
Que comme l'Esculape il ne faloit pas vivre,
Mais que pour ses avis il les faloit tous suivre.
Sans desobeïr donc à ce qu'il leur disoit,
Ils ne faisoient jamais rien de ce qu'il faisoit ;
Et le succés heureux qui parut dans la suite
Montra bien que le ciel approuvoit leur conduite ;
Puisqu'entre tant de gens que le mal fit perir,
L'art de ce Medecin les en sçut tous guerir

Voila (graces à Dieu) mon histoire finie ;
Que chacun se l'applique, & l'erreur est bannie ;
On verra sans peril le peché triomphant
Dans le Predicateur qui fait ce qu'il deffend ;
Et tout ce qu'à la France il donne de scandale
N'aura que pour luy seul une suite fatale.

Que tout Prescheur enfin vive comme il voudra,
A vivre comme il dit chacun se resoudra :
Qu'il presche de l'envie, & retourne à la sienne ;
Toy plus sage que luy, prend congé de la tienne.
S'il presche de l'orgueil sans r'abattre du sien,
Toy plus sage que luy va renoncer au tien :
Puisqu'il la veut avoir, laisse-luy sa folie ;
Mais toy pren ses leçons pour regle de ta vie ;
Et s'il n'est qu'en preschant contre l'ambition,
Qu'importe ? fuy l'exemple, & suy l'instruction :
Qu'il te mene au salut, & qu'il coure à sa perte ;
Qu'il entre ou n'entre pas, la gloire t'est ouverte :
Il t'a montré par où l'on y va surement,
Qu'il demeure luy seul dans son egarement.
Que l'Esculape Grec se guerisse ou se tue,
Aprés ce qu'il a dit ne fay point de beveüe,
Et laissant au Prescheur à s'amender ou non,
Va faire seulement profit de son Sermon ;
Tu ne seras jugé que sur ce qu'il t'ordonne ;
Du reste, c'est à luy d'en repondre en personne.

FIN.